

L'Enseignement supérieur des femmes en Angleterre et aux Etats-Unis.

Numéro d'inventaire : 1979.26338

Auteur(s) : B.-H. Gausseron

Type de document : article

Éditeur : Monde moderne

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1898

Description : Feuilles agrafées. La dernière feuille est déchirée.

Mesures : hauteur : 242 mm ; largeur : 166 mm

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 11

Mention d'illustration

ill.



CLOUGH HALL. — NEWNHAM COLLEGE

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DES FEMMES

EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS

Il ne paraît pas que M. Demolin fasse entrer l'instruction des femmes et le succès relatif de leurs revendications comme un très gros facteur dans la supériorité qu'il reconnaît aux Anglo-Saxons, et dont il analyse les causes en un livre, analysé lui-même par toutes les revues et tous les journaux. Non pas que l'influence de la femme, là comme ailleurs, ne soit complexe, continue et, pour tout dire, énorme; mais lorsque l'effort intellectuel aboutit à une agitation sociale dont l'effet le plus immédiat est de susciter à l'homme des rivalités et une concurrence nouvelles, en diminuant d'autant le pouvoir moral et les ressources matérielles dont il dispose pour créer et entretenir autour de lui la famille, il serait bien difficile d'y voir un accroissement d'énergie dans le sens de l'expansion de la race et de sa domination. L'Évangile constate une loi in-

dépendante des lieux et des temps lorsqu'il parle de la ruine de toute maison divisée contre elle-même. Il faut donc se garder de prendre des germes de division pour un levain de prospérité. Que serait un concert où les hautbois et les flûtes prétendraient jouer la même partie que les gros cuivres, les violoncelles et les bassons?

Cependant les femmes affirment de plus en plus fortement qu'elles ont les mêmes droits que les hommes à exercer les professions libérales, à remplir les fonctions administratives, à gérer les intérêts de la communauté conjugale, à voter et à être élues, et aussi qu'elles y ont les mêmes capacités. C'est une question qui n'est point à débattre ici. Mais en supposant qu'elles atteignent le but qu'un nombre toujours plus considérable d'entre elles poursuit avec un talent incontestable et une énergie

1898, Moude Moderne



Et toi qui t'en vas au bûcher,
Sentant vaguement approcher
Les affres d'une mort hideuse,
Pauvre enfant, quel est ton forfait ?
« D'être une humble femme, — ayant fait
La France libre et glorieuse ! »

Des clous aux pieds, des clous aux mains,
Toi, que tes bourreaux inhumains
Insultent de leurs cris de haine,
Quel est donc ton crime ? — « J'ai dit :
Aimez vous ! au monde interdit ;
L'amour, c'est la loi souveraine ! »

Ainsi toujours, l'épine au front,
Moissonnant l'outrage et l'affront,
Va quiconque espère, croit, aime.
Ainsi vont les amants du Beau,
Cherchant l'Idéal, pur flambeau,
Sous l'ironie ou l'anathème.

Qu'importe ! — En avant ! en avant ! —
Malgré le doute décevant
Dont parfois l'âme est obsédée,
Plus loin, plus haut, allez, allez !
Jusqu'au fond des cieux étoilés,
O penseurs ! montez vers l'Idée !

Marthe STIÉVENARD.



n'ont pas d'enfants. En Angleterre, au contraire, on a trouvé que les mariages sont d'ordinaire féconds; seulement, la grande majorité des femmes sorties des Universités anglaises ne se marient point. Dans l'un comme dans l'autre pays, ces femmes ne peuvent donc que rarement faire profiter leurs enfants des bienfaits de la haute culture qu'elles

moitié par mode, moitié pour orner leur esprit et le faire briller dans le monde à l'égal de leurs toilettes et de leur beauté. C'est pour elles affaire de luxe. Elles y viennent chercher la touche définitive qui mettra en valeur les *accomplishments* obligés d'une *young lady* de la haute classe, tels que monter à cheval, jouer un morceau de Hændel ou de



ont reçue, et quant au renouvellement et à l'accroissement de la population, ce n'est évidemment pas sur elles qu'il faut compter.

J'imagine pourtant que ces statistiques ne comprennent que les personnes à qui l'instruction donne le moyen de trouver une place ou d'exercer une profession, — celles qui, par nécessité ou par goût, doivent se suffire à elles-mêmes, quand elles n'ont pas, en outre, la charge honorable et lourde de vieux parents ou de jeunes frères et sœurs. Mais il en est sûrement beaucoup d'autres qui complètent leur instruction à l'Université,

Haydn et savoir parler français. L'enseignement supérieur devient alors une de ces choses superflues dont on a dit qu'elles sont pour quelques-uns les plus nécessaires, et il serait oiseux d'en rechercher, dans ces conditions, les conséquences économiques et sociales.

Quoi qu'il en soit, le mouvement qui pousse les filles de la bourgeoisie vers l'enseignement supérieur et qui leur ouvre les voies date, en Angleterre et en Amérique, du premier quart de ce siècle. Il fut, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'il s'agit d'une modification profonde dans les mœurs et les préjugés,

